



# **Appropriations contemporaines des *Feminist Cultural Studies***

## ***Contemporary Appropriations of Feminist Cultural Studies***

**Viviane Albenga**

Université Bordeaux Montaigne, IUF  
viviane.albenga@iut.u-bordeaux-montaigne.fr

**Delphine Chedaleux**

Université de Technologie de Compiègne  
delphine.chedaleux@utc.fr

Depuis la publication en 1978 de l'ouvrage collectif *Women Take Issue : Aspects of Women's Subordination* co-écrit par les chercheuses du *Women's Studies Group* du *Centre for Contemporary Cultural Studies (CCCS)*, de nombreux travaux ont vu le jour au confluent de la théorie féministe et des *Cultural Studies*. Les *Feminist Cultural Studies* ne constituent pas un champ strictement défini mais désignent un ensemble de travaux qui se revendiquent – frontalement ou non – de cette catégorie ou d'une catégorie proche telle que la *Feminist Cultural Theory* (Skeggs, 1995), ce qui conduit Anne Balsamo à les qualifier de « post-disciplinaires » (Balsamo, 1991). Qu'elles s'articulent autour de la critique littéraire, de l'ethnographie des publics, des études postcoloniales ou encore de la relecture féministe des concepts bourdieusiens, les *Feminist Cultural Studies* anglo-américaines ont en commun d'investiguer la production culturelle des rapports de genre dans ses imbrications avec la classe et la race. Le culturel s'entend ici dans une acception large et héritée du « matérialisme culturel » de Raymond Williams (voir Cervulle, 2016 ; Cervulle, Quemener et Vörös, 2016) : s'il est évidemment question des productions médiatiques (cinématographiques, télévisuelles, journalistiques, littéraires, théâtrales, etc.), le terme désigne plus largement les systèmes de représentations symboliques (qui structurent par exemple les champs politiques ou scientifiques) et, dans un sens anthropologique, les modes de vie.

L'ambition de ce numéro est de mettre à l'honneur cette tradition intellectuelle et de porter certains de ses fondements à la connaissance d'un public francophone parmi lequel elle est relativement peu connue, tout en dressant un panorama de ses appropriations contemporaines.

## *Étudier les cultures féminines en féministes*

Né en 1974 au sein du *CCCS*, le *Women's Studies Group* occupe une position originale dans le paysage intellectuel matérialiste d'alors, refusant tant « l'androcentrisme du marxisme » que « l'économisme de certaines positions féministes » (Cervulle, 2016, 38). Les travaux menés au sein du groupe articulent ainsi la prise en compte des modes de

production capitaliste et domestique à celle des subjectivités féminines et de leur production idéologique. Dans le mémoire qu'elle soutient en 1977 au CCCS pour l'obtention de son MA, Angela McRobbie s'intéresse par exemple à la « culture de la féminité » des adolescentes de la classe ouvrière en multipliant les points de vue. Son analyse structuraliste de la production idéologique d'une féminité tournée vers la romance, la vie domestique et le culte de l'apparence dans les pages du magazine pour adolescentes *Jackie* côtoie ainsi le récit d'une enquête ethnographique menée auprès d'un groupe d'adolescentes de la classe ouvrière dans la banlieue de Birmingham, au cours de laquelle elle cherche à comprendre la façon dont ces jeunes filles habitent leur position – l'une des plus dominée de l'espace social selon McRobbie – et vivent subjectivement les contraintes matérielles qui pèsent sur elles (McRobbie, 1991). Elle montre que si la féminité représente un ensemble d'attributs, d'injonctions et de contraintes qui les assujettissent, elle est positivement investie par ces jeunes filles car elle constitue le seul espace où elles se sentent valorisées : la sphère domestique (qu'elles partagent avec les mères dont elles sont proches) et les sociabilités féminines juvéniles (outillées par la culture commerciale) sont en effet les seuls lieux où elles ne font l'objet d'aucun dénigrement (contrairement à l'école ou au club de jeunesse autour duquel elles gravitent) et où leurs centres d'intérêts (pour l'amour, la sexualité et la conjugalité) sont pris au sérieux. Cette attention à la construction de la féminité constitue une pierre angulaire des *Cultural Studies* féministes et préfigure nombre d'enquêtes qui voient le jour dans les années 1980. Qu'elles portent sur les modes de subjectivation des femmes de classe populaire (voir entre autres Skeggs, 2015 [1997]), sur les « subcultures féminines » comme les cultures fans, les romans sentimentaux ou encore le *soap opera* (voir entre autres McRobbie et Garber 2008 [1978] ; Radway, 1984 ; Stacey, 1994 ; Hobson, 1982 ; sur la littérature anglophone consacrée aux spectatrices de *soap opera*, voir la synthèse établie par Chedaleux, 2023), sur les communautés interprétatives formées par les femmes africaines américaines (Bobo, 1995) ou encore sur la production néolibérale d'une culture de l'apparence – ce que McRobbie appelle le « complexe mode-beauté » (McRobbie, 2009), ces enquêtes ont la particularité de questionner les cultures qui

s'adressent spécifiquement et explicitement aux femmes et qui sont connotées comme féminines, en articulant approche critique et approche compréhensive.

Si, depuis les années 2000, ces sujets ont été relativement délaissés au profit de nouveaux terrains de recherche, notamment liés aux masculinités ou aux cultures féministes, des travaux contemporains semblent attester d'un certain regain d'intérêt pour les cultures féminines, à l'instar de ceux de Jayashree Kamble sur la romance et ses appropriations (Kamble, 2014). Dans un ouvrage collectif intitulé *Cupcakes, Pinterest and Ladyporn*, Elana Levine réunit de son côté des textes proposant d'embrasser la « culture populaire féminine » contemporaine du point de vue de ses conditions de production, des cadres d'appréhension de la féminité qu'elle propose, et des pratiques de consommation qu'elle suscite, en tenant compte à la fois du renouvellement des cadres d'analyse féministes et du contexte technologique, culturel et médiatique du début du XXI<sup>e</sup> siècle (Levine, 2015). La perspective féministe revendiquée est désormais queer et/ou intersectionnelle : il ne s'agit ni d'essentialiser la féminité ni d'envisager les femmes comme un groupe uniforme, mais de comprendre comment ces catégories sont produites culturellement, la façon dont elles fonctionnent comme des instruments de pouvoir et d'exclusion, mais aussi de plaisirs.

Bien qu'elles ne soient jamais citées comme un lieu de construction des épistémologies du point de vue ou du positionnement (sur ce point voir par exemple Clair, 2016), les *Cultural Studies* sont en réalité l'un des lieux où s'élabore, depuis le début des années 1980, une pensée féministe réflexive, attentive aux articulations des rapports de pouvoir et des identités, et soucieuse de penser les conditions de production des savoirs féministes. Angela McRobbie pose ainsi en 1982 les bases d'une « politique de la recherche féministe » dans un article influent qui critique la normativité d'un féminisme universitaire se percevant comme universel bien qu'il soit porté par des femmes des classes supérieures blanches, et qu'elle n'hésite pas à qualifier de « missionnaire » dans un élan volontairement provocateur (McRobbie, 1982). Dans un ouvrage collectif qui mériterait une traduction en français, Beverley Skeggs prône quant à elle l'élaboration d'une *théorie culturelle féministe*

foncièrement connectée à la réflexivité méthodologique. Souhaitant offrir des outils intellectuels qui permettent d'interroger les rapports de pouvoir structurant la production des savoirs, elle demande à plusieurs chercheuses de revenir sur des travaux passés en tissant des liens entre les positions sociales et subjectives qu'elles occupaient au moment des enquêtes et les choix méthodologiques alors opérés. En nous donnant plusieurs clés d'accès à la boîte noire de la recherche féministe, Skeggs se saisit des réflexions engagées par Nancy Harstock, Patricia Hill Collins ou Donna Haraway d'une manière empirique et incarnée, et en tire une matière apte à « évaluer les théories au regard de leurs conditions de production » (Skeggs, 1995, 2). Ce faisant, le livre interroge les opérations de classement et la production des catégories : en évoquant leur enquête menée auprès de spectatrices de l'adaptation télévisée du roman lesbien culte de Jeannette Winterson, *Les Oranges ne sont pas les seuls fruits*, Julia Hallam et Margaret Marshment déplient par exemple le processus qui les a conduites à renoncer au terme de « femmes ordinaires » qu'elles avaient a priori envisagé d'utiliser, cette dénomination s'avérant par trop simplificatrice au regard de la diversité des expériences subjectives rapportées par leurs enquêtées, et les plaçant de surcroît arbitrairement aux antipodes du féminisme.

## Relire Bourdieu en féministes

Les rapports de pouvoir dans les *Feminist Cultural Studies* sont également théorisés par le recours à la sociologie bourdieusienne de la culture et les concepts de capital culturel et symbolique revus à l'aune du genre. Beverley Skeggs a ainsi co-dirigé avec Lisa Adkins l'ouvrage collectif *Feminism after Bourdieu*. Paru en 2004, il rassemble les contributions de nombre de chercheuses sur le genre (Terry Lovell, Lois McNay, Angela McRobbie) qui discutent de la pertinence de la théorie bourdieusienne pour réintroduire, d'une part, la question de la classe sociale dans les études féministes – question qui aurait relativement disparu dans la théorie féministe britannique des années 1980 et 1990 selon ces autrices – et pour penser, d'autre part, la dimension symbolique et culturelle des rapports de domination. En tentant de « penser le féminisme avec et contre Bourdieu », pour reprendre le titre d'un article de Terry Lovell (2000), elles explorent les prémices posées par l'article

pionnier de Toril Moi, « Appropriating Bourdieu : Feminist Theory and Pierre Bourdieu's Sociology of Culture » (1991) qui s'avère fondamental pour comprendre la genèse du travail de Beverley Skeggs. Ce texte n'avait jamais été traduit en français bien qu'il soit repris par les autrices des *Feminist Cultural Studies* : ce dossier offre la possibilité au public francophone de s'en saisir grâce à la traduction d'Anne-Isabelle François et Patrick Farges.

Toril Moi souligne l'intérêt de la théorie bourdieusienne en ce qu'elle constitue selon elle une « *microthéorie* du pouvoir social ». Cette microthéorie vient incarner les processus de l'imposition de l'hégémonie théorisée par Gramsci, auteur qui fait référence dans les *Cultural Studies*. Elle comporte également l'avantage de lier dans l'analyse des sujets considérés comme nobles et des détails triviaux, à l'instar de ce que Bourdieu propose dans *La Distinction* en abolissant la frontière symbolique entre les pratiques artistiques et les pratiques quotidiennes où s'exerce le goût, pour montrer les effets transférables de l'habitus d'un domaine de pratique à un autre. Toril Moi ne porte pas tant l'attention sur le sujet, tant débattu en sociologie, de la cohérence de l'habitus, que sur l'intégration par Bourdieu de sujets triviaux dans le domaine de l'analyse sociologique : en ce sens, il ouvre une perspective pour la recherche féministe en ce qu'il permet de légitimer « ce que les esprits patriarcaux ont tendance à balayer d'un revers de main comme de banals *commérages*, et même des commérages de bonnes femmes », et qui « est en réalité tout à fait significatif socialement. » Toril Moi argumente enfin en faveur de la perspective bourdieusienne pour son apport au féminisme matérialiste : cette plus-value théorique consiste selon elle à construire le genre comme « une entité socialement *variable*, qui porte des quantités différentes de capital symbolique dans des contextes différents. » Elle définit le genre comme vecteur de capital au même titre que la classe sociale, et toujours en articulation avec celle-ci. Elle propose de considérer le genre comme vecteur de capital symbolique positif ou négatif : dans la plupart des contextes, le genre féminin ne constitue pas seulement une absence de capital symbolique, mais un capital symbolique négatif. La possession de capital symbolique, social ou culturel, comme ce fut le cas de Simone de Beauvoir dont Toril Moi est spécialiste et qu'elle prend en exemple, peut toutefois venir contrebalancer cet effet négatif du féminin. L'imbrication du genre avec d'autres capitaux

ouvre la voie à une approche intersectionnelle des pratiques culturelles et médiatiques et de leurs effets : ainsi Angela McRobbie s'est-elle inspirée de son côté de l'analyse bourdieusienne en termes de domination symbolique de classe pour analyser des émissions de *relooking* (2004). Elle consacre à Pierre Bourdieu un chapitre dans *The Uses of Cultural Studies* (2005), au même titre qu'à des auteurs comme Stuart Hall. Loin des querelles françaises autour de l'héritage de *La Distinction*, ces recherches se sont ainsi emparées de la démarche bourdieusienne en tant qu'analyse matérialiste des biens symboliques qui permet de penser d'une part le caractère incorporé et transversal du genre dans les pratiques culturelles, d'autre part son articulation avec la classe sociale.

## *Appropriations et prolongements des cultural studies féministes*

Si tous les textes du dossier proposent de prolonger et d'actualiser les *Feminist Cultural Studies*, les deux premiers ont la particularité de se centrer sur les questions de sexualité. Elisabeth Mercier met ainsi au jour les luttes de pouvoir participant à construire les normes sociales et politiques qui sous-tendent un genre féminin « respectable » pour les jeunes femmes, pour reprendre les termes de Beverley Skeggs. En s'appuyant sur l'analyse de deux campagnes de prévention des effets du sexting au Québec et en France, elle propose une analyse critique du cadrage de ces campagnes de communication, tout en soulignant les discours alternatifs qui les commentent et les reconfigurent. La focale portée sur les jeunes femmes inscrit ce texte dans la lignée des travaux d'Angela McRobbie et de Beverley Skeggs. Cependant, l'originalité du texte réside dans l'étude de campagnes de communication portées par les pouvoirs publics et leur réception. Si la bataille pour les « territoires idéologiques » (Hall, 2008 [1977]) a été étudiée au prisme médiatique, il est plus rare que les *Cultural Studies* se soient emparées des produits issus des politiques publiques, et ce d'autant plus que ces dernières ne se sont saisies que récemment des questions de genre et de sexualité. Cette étude apporte ainsi une réactualisation des sujets des *Feminist Cultural Studies* en incluant les politiques d'égalité de genre, leurs stratégies de communication et les effets de ces dernières. Outre les batailles qui se jouent au sein des

féministes autour des enjeux de la campagne et de ses effets normatifs en termes de sexualité, Élisabeth Mercier montre qu'il en résulte des luttes de classement social pour les jeunes femmes qui sont dissuadées de pratiquer le sexting si elles souhaitent rester dans le cadre d'une expression acceptable de la sexualité.

Traduit depuis l'espagnol par Laura Benavides, le texte de Mar Venegas propose une enquête sociologique qui met à l'épreuve les études de McRobbie (1978) et de Holland et Eisenhart (1990) sur l'idéal romantique à l'adolescence comme possible espace de résistance pour les jeunes femmes de classes populaires. Elle propose le concept de « politique affectivosexuelle » pour saisir les relations sentimentales et sexuelles comme un espace social structuré par des relations de pouvoir et analyse les représentations et pratiques des filles comme des garçons, en comparant classes populaires et classes moyennes ainsi qu'en introduisant les rapports sociaux de racialisation par la présence de jeunes appartenant à la communauté gitane dans la ville de Grenade (Espagne). Cet article nous a paru non seulement apporter une importante contribution au dossier par sa discussion de travaux et concepts d'Angela McRobbie et Beverley Skeggs depuis une perspective sociologique, mais la méthodologie qu'il défend renvoie à une perspective d'imbrication entre recherche et action défendue, dans une certaine mesure, par les *Feminist Cultural Studies* : les entretiens avec des élèves de quatrième n'ont pu atteindre le niveau de confiance sur leur intimité dont témoignent les extraits cités dans l'article, que parce qu'ils ont été précédés de séances d'éducation à la sexualité avec la chercheuse. Le texte montre comment la culture de la romance reconduit des rapports sociaux de domination de classe, de racialisation et de genre. Les jeunes filles de classe ouvrière et/ou gitanes accordent en effet une place fondamentale aux relations sentimentales, au détriment de la projection dans les études. D'un autre côté, le groupe de pairs ou « groupe amical » selon les termes de l'autrice, renforce le double standard en matière de sexualité pour les filles et les garçons selon une bipartition de genre traditionnelle : aux garçons l'expérimentation du désir, aux filles l'injonction de ne pas avoir de désir autonome mais de céder aux pressions des garçons. La sexualité détermine ainsi des positions de pouvoir dans le groupe de pairs. Si certains de ces résultats rejoignent les travaux sociologiques



d'Isabelle Clair en France (qui est d'ailleurs citée dans l'article), l'originalité du travail de Mar Venegas est de relier certaines pratiques et représentations, comme l'idéalisation de la première fois et les pressions et déceptions qui en résultent, aux effets de l'idéal romantique et aux inégales projections scolaires qui rendent son impact diversement puissant sur les trajectoires des filles. Elle rend ainsi compte de cette « culture » de la romance adolescente, réinscrite dans un ensemble de pratiques qui témoignent de faibles possibilités d'émancipation pour les filles, très rarement issues de familles socialement et culturellement dotées en ressources qui permettent de se défaire de l'enfermement de la romance.

Portant sur un tout autre sujet, le texte de Laëtitia Biscarrat s'inscrit quant à lui dans la tradition du féminisme matérialiste pour penser et articuler entre elles les logiques d'exploitation capitaliste et patriarcale qui sous-tendent le travail de participation en ligne, à travers l'exemple du site Allociné. L'article résonne directement avec le travail mené par Lisa Nakamura sur la modération et la dénonciation des propos sexistes et racistes en ligne : effectué gratuitement et dans l'essentiel par des femmes racisées utilisatrices des réseaux sociaux, ce travail « reproductif » permet de rendre vivable des « écosystèmes toxiques » et profite de fait directement aux plateformes qui tirent des bénéfices économiques de cet apaisement des espaces en ligne (Nakamura, 2017). Bien que mixte et de nature différente, la participation en ligne sur le site d'Allociné procède de la même façon d'un travail émotionnel gratuit, producteur de valeur économique pour le site, et structuré autour d'une division sexuée. L'étude lexicométrique d'un corpus de critiques portant sur les séries à succès diffusées à la télévision au cours de l'année 2017, permet en particulier de montrer que si les femmes participent globalement moins que les hommes (ce qu'observent aussi les enquêtes portant sur la répartition genrée de la participation en ligne ainsi que celles portant sur l'espace de la critique culturelle, qu'elle soit professionnelle ou amateur), femmes et hommes maîtrisent les codes de l'exercice critique. Les affects mobilisés dans les critiques ainsi que le genre (au sens de genre sériel mais aussi au sens de *gender*) des œuvres à propos desquelles ils s'expriment témoignent en revanche d'une division sexuée du travail émotionnel : si les hommes fustigent les séries du genre

comique ou dramatique connotées comme féminines, les femmes apprécient quant à elles positivement les séries policières ou judiciaires qui mettent les personnages féminins à l'honneur, tandis qu'un consensus des deux sexes se forme autour de la seule série américaine du corpus, *L'Arme fatale*, portée par un duo masculin. Nous trouvons ici une illustration singulière de la proposition de Toril Moi exposée plus haut : les critiques postées sur Allociné témoignent du fait que le masculin est bien un vecteur de capital symbolique positif pour les hommes comme pour les femmes, tandis que les séries les plus connotées du côté du féminin sont dévaluées, mais essentiellement sous la plume des critiques masculins. Au-delà de cette « permanence d'une norme critique construite au masculin », Biscarrat s'attache à relever le plaisir que procure aux femmes le fait de regarder et de commenter des séries qui mettent à l'honneur des personnages féminins actifs (des policières, des avocates...), portés par des actrices dont les contributrices saluent les performances. En cela aussi, l'étude s'inscrit pleinement dans la continuité des *Cultural Studies* féministes, qui propose de considérer la valeur sociale des pratiques culturelles dominées (sur cette question, voir par exemple Skeggs 2018), même lorsqu'elles ne parviennent pas à créer un standard alternatif.

Explorant un autre contexte politique, culturel et géographique, l'article de Maïssa Ben Jelloul résonne de son côté fortement avec les travaux portant sur les femmes et les féminités des classes populaires britanniques. À l'instar des émissions de relooking et de coaching analysées par Angela Mc Robbie au début des années 2000, les émissions de *talk-show* de l'intime tunisiennes *Andi Manqolek* (2019) et *Saffi Qalbek* (2020) s'appuient sur un dispositif d'évaluation des expériences et des corps féminins populaires. Prises dans ce dispositif d'« humiliation institutionnalisée » (McRobbie, 2004), les deux participantes des extraits d'émissions analysées par Ben Jelloul, issues de milieux défavorisés, sont invitées à raconter leur parcours, à dévoiler leur intimité et, ce faisant, à s'exposer aux regards et aux jugements des animateurs et du public. Bien qu'elles soient toutes deux montrées comme « de bonnes citoyennes », seule l'une d'entre elles, Imane, parvient à « performer [la] respectabilité » en mettant en scène un subtil mélange d'ascension sociale, d'autonomie et de célébration des valeurs traditionnelles du monde rural dont elle est issue. Venant

également d'une famille pauvre mais n'ayant pas connu la même ascension sociale, Mouna fait quant à elle l'objet d'une mise en scène voyeuriste qui instrumentalise sa souffrance. Apparues dans un contexte post-insurrectionnel, ces émissions matérialisent en les faisant coexister les idéaux portés d'un côté par les mouvements islamistes, de l'autre par les mouvements séculaires : authenticité et patriotisme, mais aussi modernité et ouverture sur l'Occident. À travers l'exploitation du corps et des récits de ces femmes, ces émissions portent un projet de reconstruction nationale qui « définit l'endogène et l'exogène, le normal et le déviant ». Ici comme ailleurs, le corps des femmes est « au centre des stratégies modernes de contrôle social » (McRobbie, 2004). Les corps féminins sont instrumentalisés pour incarner un imaginaire national moderne, à la fois ancré dans les structures traditionnelles et compatible avec le néolibéralisme. On retrouve ici les analyses de McRobbie dans le contexte du néolibéralisme britannique au tournant des années 2000, où les corps féminins servent là aussi à tracer de nouvelles frontières sociales entre une classe moyenne ascendante personnifiée par la figure emblématique de la jeune femme incarnant la réussite sociale, et une classe populaire personnifiée par la figure de la jeune mère célibataire vivant des aides sociales, image repoussoir par excellence contre laquelle s'exercent les formes modernes de violence symbolique véhiculée notamment par la télé-réalité.

Les textes de ce dossier mettent ainsi en évidence les usages, prolongements et réactualisations des *Cultural Studies* féministes, ainsi que leur dialogue avec d'autres approches. Ils mettent également à l'épreuve des enjeux socio-politiques contemporains les effets des pratiques culturelles, au sens large, dans les luttes relatives aux normes et pratiques liées au genre et à la sexualité. Loin des représentations parfois associées aux *Cultural Studies*, considérées à tort comme une forme de valorisation « populiste » des cultures dominées, au sens de Grignon et Passeron (1989), ils donnent à voir la puissance des rapports de domination au cœur même des pratiques les plus ludiques ou intimes, sans toutefois négliger les brèches qui les entament.

## Bibliographie

- Adkins Lisa, Skeggs Beverley (dir.) (2004), *Feminism after Bourdieu*, Oxford, Blackwell Publishing/The Sociological Review.
- Ang Ien (1988), « Feminist Desire and Female Pleasure: On Janice Radway's *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature* (Chapel Hill and London: University of North Carolina Press, 1984) », *Camera Obscura*, vol. 6, n° 1, p. 179-190.
- Balsamo Anne (1991), « Feminism and Cultural Studies », *The Journal of the Midwest Modern Language Association*, vol. 24, n° 1, p. 50-73.
- Bobo Jacqueline (1995), *Black Women as Cultural Readers*, New York, Columbia University Press.
- Cervulle Maxime (2016), « Matières à penser. Controverses féministes autour du matérialisme », *Cahiers du genre*, vol. 3, n° 4, p. 29-52.
- Cervulle Maxime, Quemener Nelly et Vörös Florian (dir.) (2016), *Matérialismes, culture & communication – Tome 2. Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*, Paris, Presses de Mines.
- Chedaleux Delphine (2023), *Du Savon et des larmes. Le soap opera, une subculture féminine*, Paris, Amsterdam/Les prairies ordinaires.
- Clair Isabelle (2016), « Faire du terrain en féministe », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 3, n° 213, p. 68-83.
- Grignon Claude, Passeron Jean-Claude (1989), *Le savant et le populaire. Misérabilisme et populisme en sociologie et en littérature*, Paris, Seuil.
- Hall Stuart (2008 [1977]), « La culture, les médias et l'<effet idéologique> », dans Hervé Glevarec, Éric Macé et Éric Maignet (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, Armand Colin/INA, p. 41-60.
- Hobson Dorothy (1982), *Crossroads. The Drama of a Soap Opera*, Londres, Methuen.
- Holland Dorothy C., Eisenhart Margaret A. (1990), *Educated in Romance*, Chicago/Londres, University of Chicago Press.
- Kamble Jayashree (2014), *Making Meaning in Popular Romance Fiction: An Epistemology*, New York, Palgrave Macmillan.
- Levine Elana (dir.) (2015), *Cupcakes, Pinterest and Ladyporn. Feminized Popular Culture in the Early Twenty-First Century*, Urbana/Chicago/Springfield, University of Illinois Press.
- Lovell Terry (2000), « Thinking feminism with and against Bourdieu », *Feminist Theory*, vol. 1, p. 11-32.

- McRobbie Angela et Garber Jenny (2008 [1978]), « Filles et subcultures », dans Hervé Glevarec , Éric Macé et Éric Maigret (dir.), *Cultural Studies. Anthologie*, Paris, INA/Armand Colin, p. 81-92.
- McRobbie Angela (1978), « Working Class Girls and the Culture of Femininity », In *Women Take Issue*, Londres, Hutchinson / Centre For Contemporary Cultural Studies.
- McRobbie Angela (1982), « The Politics of Feminist Research : Between Talk, Text and Action », *Feminist review*, n° 12, p. 46-57.
- McRobbie Angela (1991), *Feminism and Youth Culture. From Jackie to Seventeen*, Londres, MacMillan Education.
- McRobbie Angela (2004), « Notes on What not to Wear and Post-Feminist Symbolic Violence », in Adkins Lisa, Skeggs Beverley (dir.), *Feminism after Bourdieu*, Oxford, Blackwell Publishing/The Sociological Review, p. 99-109.
- McRobbie Angela (2005), *The Uses of Cultural Studies*, Londres, Sage Publications.
- McRobbie Angela (2009), « L'ère des top girls : les jeunes femmes et le nouveau contrat sexuel » (trad. Fabienne Malbois et Petra Varilek), *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 28, n° 1, p. 14-34.
- Moi Toril (1991), « Appropriating Bourdieu: Feminist Theory and Pierre Bourdieu's Sociology of Culture », *New Literary History*, vol. 22, p. 1019-1047.
- Nakamura Lisa (2017), « Le travail de modération des propos sexistes et racistes en ligne : le (nouveau) fardeau des femmes racisées » (trad. Florian Vörös), *Poli. Politique de l'image*, n° 13, p. 100-107.
- Radway Janice (1984), *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, Chapel Hill et Londres, University of North Carolina Press.
- Seiter Ellen, Borchers Hans, Kreutzner Gabriele et Warth Eva-Maria (1989), « "Don't treat us like we're so stupid and naïve" : Toward an ethnography of soap opera viewers », in Ellen Seiter *et alii.* (dir.), *Remote Control : Television, Audiences, and Cultural Power*, Oxon/New York, Routledge, p. 223-247.
- Skeggs Beverley (dir.) (1995), *Feminist Cultural Theory, Process and Production*, Manchester, Manchester University Press.
- Skeggs Beverley (2018), « Une autre conception de la personne. Régimes de valeur et pratiques d'autonomisation de la classe populaire » (trad. Nelly Quemener, Chloé Le Gouéz et Maxime Cervulle), *Poli*, n° 14, p. 16-35.
- Stacey Jackie (1994), *Star gazing. Hollywood Cinema and Female Spectatorship*, Londres, Routledge.